



L'île des anamorphoses

version de Thomas Mourier

Au-delà de la sérénité du jeu et de l'ivresse de la réflexion, je tire un plaisir certain à déchiffrer les expressions étonnées des inconnus qui me regardent jouer seul. En m'essayant au *go* à l'adolescence, je n'aurais jamais pensé découvrir un jeu aussi impérissable et solitaire. Encore un qui m'observe avec condescendance, je hoche la tête en direction du *goban* de manière à retenir son attention. Comme si je venais de percer le secret de la vie. Son regard pétille un court instant sur les pierres, puis s'enfuit préférant éviter de chercher des réponses qui ne viendront pas sans avoir à m'adresser la parole. Un effort impossible. Tout en m'absorbant dans un ancien problème, un classique de Lee Chang-ho, je buvais mon quatrième *Tom Collins* de l'après-midi. Disons que je traitais les pierres du jeu comme les verres, j'en captuais certaines et je finissais par me faire avoir par les autres.

Cette place d'angle au bar de l'hôtel m'apparaissait stratégique pour observer le mouvement des résidents du club et pour m'en assurer sa liberté, je préférais venir avant les occasionnels qui pouvaient bien se contenter d'être dos à la salle. Aussi je passais mes après-midi à flâner devant mon jeu attendant l'heure où je pourrais sans effort approcher la clientèle féminine du lieu. « *L'herbe n'était pas plus verte qu'ailleurs...* », mais dans ce semblant de paradis exotique, ce type de réflexion profonde restait les seules choses que je croisais. Impossible de me rappeler d'où était arrivée cette idée géniale, mais voilà huit jours que je croupissais dans cette attente molle, usante et all-inclusive sans parvenir à me décontracter. Ce qui ne facilitait pas les rencontres avec l'idéal féminin du lieu. Dans leurs yeux, je sentais bien que mon cv était gravé bien profond dans les pores de ma peau.

Mes tentatives d'engager la conversation étaient pathétiques, mon envie de rester cloîtré dans ma chambre augmentait ; j'avais refusé le premier jour de faire la plupart des activités de l'hôtel jusqu'à l'incontournable randonnée sur le cratère du volcan. Fierté de l'île. Aucun argument n'eut raison de ma détermination à ne pas faire cette visite, que jusqu'alors, tous pensaient obligatoire. Un choix transformé en affront de ma part à chaque passage de l'un des membres du personnel. Je gaspillais donc mes journées au comptoir à ne pas sympathiser avec le barman qui trouvait drôle de me



rappeler à haute voix que j'étais bien là depuis plusieurs heures si d'aventure une femme passait par là.

Ce soir-là, je fis la connaissance de Sarah. Après coup, je suppose que l'hostilité du barman y était pour beaucoup dans sa décision d'accepter un verre en ma compagnie. Déçu de cette pitié à mon égard, ce dernier parti remuer vaisselle et couverts et faire ronronner les machines pour nous distraire, mais je m'accrochais à ce début de conversation. Impossible de réfléchir, je disais tout ce qui me passait par la tête en la regardant jouer avec ses boucles d'oreille. Je parlais de tout et de rien, avec l'assurance d'un prince en exil. J'en étais à argumenter sur le Corcovado, la cuisine grecque ou les séries anglaises, je ne sais plus, quand elle me pria brusquement de lui vendre un rêve.

– Juste un souvenir nocturne. Un songe, Louis, n'importe lequel.

Sa main effleura mon bras une seconde en attrapant son *daiquiri*. Et, aussi irréaliste que soit sa proposition, j'acceptais le marché en échange d'une seconde tournée masquant le prix véritable de cet échange, sa simple compagnie ce soir.

Je ne réfléchis pas longtemps, depuis que j'étais sur cette île, je faisais souvent le même rêve.

Je flotte sur une planche de bois au milieu d'une grande salle. Fragment d'un objet énorme. Impossible de dire quoi, mais cette pièce appartient à un univers qui n'est pas à taille humaine. Pour être précis, je me vois dériver sur ce radeau. Une vue de dessus, une contre-plongée cinématographique, je résiste au courant, m'accrochant à l'embarcation. Toujours en m'observant, spectateur. Je ne garde aucun contrôle sur moi ; l'autre moi cherche un chemin, une sortie et je ne peux l'aider. Des gens arrivent, nous parlons, j'entends la conversation de très loin, mais je sens les mots que mon double va prononcer. Pourtant je n'ai pas accès aux pensées des nouveaux arrivants. Une pièce de théâtre dont je serais le spectateur unique, possédant par cœur le rôle du personnage principal.

Soudain, un vieux monsieur entre : je le connais. Sa canne, son œil droit fermé en permanence et sa manière de bouger me rappellent qu'il est aveugle. Dévoilant lentement ces dents j'entends sa voix, mais je ne le comprends pas. Dans son costume-cravate passé, impeccable, mon interlocuteur raconte une histoire. Une légende ancienne ou une chanson oubliée. Mon corps en bas, lui, secoue la tête, tend les mains pour signifier son incompréhension, mais l'infirmes ne s'arrête pas. Malgré la beauté de ce poème inintelligible, mon autre moi se lasse et s'en va. Confortablement installé dans



un fauteuil-club, l'ancien continue son histoire sibylline. Le temps passe, des mots m'apparaissent clairement sans pouvoir leur donner un sens ensemble. Quand le conte se termine, car je réalise à ce moment-là qu'il s'agit d'une fable, le vieillard me tend un livre usé. Un objet abîmé par l'âge et par les fréquentes manipulations ; on le devine à de nombreux endroits. Cassures et pages cornées, les feuilles mutilées par des mains fébriles ou maladroitement. Celui qui est moi ouvre le volume et tourne les pages avec soin : ratures, notes et surlignages, l'ouvrage déborde d'annotations et de commentaires, mais ne contient aucun mot. Vide. Reprenant ma lecture au début, je vois le titre sur la couverture.

Il n'y avait que deux lettres surmontées d'un pictogramme.

Silence. Terminant son récit, il traçait d'épaisses formes dans le liquide qui avait coulé des verres. Elle rit :

– Ce genre de rêves me plait...

– Vous ne seriez pas en train de vous moquer de moi ? Il but une gorgée de rhum arrangé pour se donner du courage.

– Non. J'ai aimé votre histoire, plus que beaucoup d'autres ces derniers temps, répondit-elle sans relever la pique.

– Ah, vous passez souvent ce genre de marché avec des inconnus ?

– Je vous conseille de faire l'excursion demain, le ciel sera idéal pour voir le cratère, souffla-t-elle énigmatique.

D'un seul mouvement, elle poussa son verre vide sur le bar et se leva. Il tentait de se contrôler, mais Louis ne put s'empêcher de lui donner un rendez-vous, de la revoir. Approche d'adolescent perdu, il se maudit. Elle remit sa veste et reprit :

– J'imagine... Je suis sur cette île depuis tellement longtemps.

Sans qu'il puisse la questionner, elle s'éloigna. De son siège, il la regarda passer par la porte principale et traverser la cour du club, à la manière de la maîtresse des lieux. Il fit signe à son ami barman, qui lui resservit sans attendre son air fat.

Pour la première fois depuis le début du séjour, Louis se mit en route de bonne heure, laissant derrière lui les tables encore vides du buffet matinal. Un sommeil blanc, de ceux dont on a l'impression d'émerger quelques secondes après s'être couché lui donna une énergie fraîche. Les couleurs, les odeurs, les sons... en avançant dans les



rues de la capitale, il avait la sensation de ne rien reconnaître ce matin. Les fruits qui prenaient le soleil sur le marché semblaient faits d'une matière plastique tant ils brillaient ; les façades des maisons donnaient le change d'une réalité autre ; jusqu'aux oiseaux factices qui se relayaient sans fin. Il n'était pas sorti les premiers jours et toute cette activité se distinguait de la vie nocturne de l'île. Les rares fois où il avait eu la force de quitter l'hôtel pour chercher un bureau de tabac ou un pub qui retransmettait les matchs, le dédale de la capitale abritait une faune différente. bercé par le créole qui résonnait dans le port à cette heure de marché, il s'installa à une terrasse ; ouvrant un roman, son alibi aux yeux des passants, et se mit à scruter les environs. Sa seule chance de l'apercevoir, de tomber sur elle par hasard restait ces deux grandes rues qui aboutissaient dans la mer paresseuse. Des centaines de visages défilaient devant lui, mais pas de Sarah. Il fallait qu'il la revoie. Elle avait été, l'espace d'une soirée, le remède au vide de ce voyage. Loin des jeux de séduction creux ou des manières de tromper l'ennui au comptoir, sans elle, cette île allait véritablement l'achever. Plus qu'une conviction, il le ressentait avec douleur.

Au bout de plusieurs heures, les jambes engourdis, il renonça. L'hôtel lui paraissait lointain et mou après le vacarme et l'agitation sur le littoral. Ses semblables végétaient au bord de la piscine ou gavaient leurs appareils photo et téléphones de clichés de l'île. « *L'excursion !* ». Hier, elle lui conseillait la ballade sur le volcan, elle devait y être. Il se rendit à l'accueil où une employée lui signala que les cars ne rentraient pas avant une heure ou presque et qu'aucun départ n'était prévu avant le lendemain. Il s'acharna et réussit à lui faire écrire l'adresse de la base de départ de la randonnée et appela un taxi. Sans se préoccuper de possibles insulations ou déshydratations, Louis attendit sous le ciel brûlant. Un vieux diesel s'arrêta et le récupéra, son chauffeur souriait entre deux lèvres fendues par le soleil et le tabac à chiquer. Il concluait d'un « *bien, bien, oui, oui* » chaque mot prononcé par Louis. Ce dernier répéta l'adresse plusieurs fois en soulignant volcan, en mimant un triangle avec ses mains. « *Bien, bien, oui, oui* », la voiture avançait sur une piste en terre soulevant des blocs de poussière blanche. S'élevant de plusieurs centimètres au rythme d'une soixantaine de kilomètre-heure, le cratère apparut à la cime des arbres. Louis regarda son téléphone, presque dix-sept heures, il allait louper son rendez-vous avec le bus. Il cria pour couvrir le bruit de la ferraille :



– Ce serait possible de rouler plus vite ? Je dois arriver à cette adresse avant dix-sept heures trente. Cinq heures et demie.

– Bien, bien, oui, oui, rétorqua le conducteur enjoué.

– C'est vraiment important pour moi, vous pouvez accélérer ?

– Bien, bien, ou...

– Ok. Merci, le brusqua Louis.

La voiture suivait son rythme infernal. Il observa la montagne de lave au loin, derrière chaque virage elle restait lointaine et accessible. Les chiffres du compteur grimpaient en cadence tandis que le paysage changeait. L'impression de pouvoir s'y rendre à pied en traversant la forêt ou en coupant tout droit obsédait Louis. Le taxi utilisait une route solitaire, sinuant entre les arbres et la rivière, les champs de cannes à sucre et les pierres sans jamais rencontrer âme qui vive. Perdus, voilà où nous sommes ruminait-il sur le siège arrière. Du bas de la colline, ils virent de la fumée suivie de sons étranges et familiers. La voiture se rangea sur le bas-côté tandis que le bruit augmentait, quand soudain un énorme autobus les dépassa dans l'autre sens à une vitesse folle. Louis se retourna et ne vit que la poussière soufflée par les roues de l'engin qui disparaissait dans la forêt.

Il fit signe au conducteur de s'arrêter et descendit sur la piste. Le volcan se dressait là, si proche que le pied semblait n'être qu'à trois mètres. Louis traversa la route et fit de petits pas dans les herbes hautes, il avançait difficilement. La main tendue devant lui, il espérait la montagne qui n'arrivait jamais. Ses jambes fouettaient le chiendent émettant un chuchotement régulier qui emplissait l'air de l'après-midi, rythme entêtant interrompu par un bourdonnement d'insectes et un léger feulement. Louis essuya la transpiration qui coulait dans ses yeux et vit les rayures de la bête qui disparaissait par la droite, il s'immobilisa. Occupant le silence, le grondement de l'animal invisible se fit plus présent. Louis paniqua. Hors de vue, la voiture représentait son salut, il jeta sa veste loin devant lui et courut. Il ne sût jamais si la diversion avait marché, mais après s'être étalé sur les graviers de la piste, seule une brise chaude lui tomba dessus. Il se releva, risqua un coup d'œil, le taxi l'attendait moteur allumé. Derrière lui, le cratère écrasait l'horizon.

Ce soir-là, il dormit tout habillé et ne se réveilla que pour prendre une douche avant de descendre au bar. Seuls les habitués nocturnes et le barman occupaient les lieux, les cuisines étaient fermées depuis longtemps et l'on n'entendait plus que les



équipes de ménage sur un fond de bossa-nova. Il s'installa et tira le jeu de *go* de son étui, mais ne déplaça aucune pierre.

Après cette courte nuit sans rêves, il descendit s'inscrire pour le circuit touristique. Le bus ne prit pas la même route que le taxi la veille, Louis découvrit la côte escarpée de l'île. Situé au centre, on pouvait atteindre le bouclier du volcan par plusieurs pistes non goudronnées, sans partir dans la même direction dans l'enchevêtrement routier façonné par ses antiques éruptions. Avachi contre la vitre, Louis pensait au temps qu'il lui restait ici. Son reflet suppliait de dormir, de profiter du trajet pour reprendre des forces, mais il ne se reconnaissait pas dans le Robinson qui gémissait dans le miroir. Il ne se souvenait plus de ce rêve, mais Louis avait l'impression de se voir vivre, d'être extérieur aux actions ou aux pensées de ce corps et de cet esprit qu'il possédait encore. Elle pourrait lui remémorer ce songe, l'aider.

Sous les rayons d'acier qui régnaient en maître à cette heure de la journée, le groupe s'équipa en vue de la montée. Louis suivait. Cherchant le versant ombragé, le chemin zigzaguait entre les coulées de basalte et les traces de végétation, leurs pas imprimaient une nouvelle marque dans le sentier usé. Il attendait que la marche reprenne. L'ascension se fit par palier, chaque étape ponctuée de commentaires et de moments réservés aux photos. Son corps avançait. Devant lui des enfants se battaient avec des épées de bois. Seigneurs d'une guerre oubliée, ils couraient sur le volcan béant et taillaient en pièces la flore survivante et crevaient la roche endormie. Un royaume de pierres et d'arbres morts. Son regard le portait tout entier vers la cime. Le guide s'étendait sur la géologie et les conditions climatiques de l'île quand le groupe franchit la dernière étape, un emmarchement creusé dans la lave jusqu'au chalet qui verrouillait l'accès au sommet. Au bout de l'escalier, après ce désert noir s'épanouissait une foire de couleurs et de sons produits par les centaines d'objets et verroteries destinées aux touristes. Et, entre les porte-clefs, les panamas et les boules à neige, elle était là. Différente de la femme qu'il avait rencontrée à l'hôtel, cette Sarah-là lui parut plus qu'une étrangère.

Assis sur les marches, son regard glissait sur les parois internes du cratère, attendant que la boutique désemplisse ou que son cerveau prenne une décision. Quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, l'atmosphère devint pour la première fois supportable. Débarrassé de sa moiteur indigène, cet air lui fit regretter les jours passés



en bas. Il ressentit ce moment si particulier où chaque sens nous confirme que nous sommes, à cet instant, à notre vraie place. Le jour déclinait et les premiers vacanciers avaient entamé la descente, il se releva et entra dans la boutique.

– Sarah ?

– Je peux vous aider monsieur ?

Il hésita. La vendeuse qu’il avait en face de lui ne le reconnaissait plus.

– Vous ne vous souvenez pas de moi ? Je... Au bar de l’hôtel, nous... Vous m’avez offert un verre...

Elle le regardait intensément, mais aucune émotion ou curiosité ne filtrait sur son visage.

– ...un verre contre un rêve, finit-il par avouer.

– Ah ? Possible, l’île n’est pas grande, elle sourit de la même manière que l’avant-veille, mais cette histoire de rêve, elle fit une pause et reprit, je ne suis pas doué pour les devinettes et les jeux.

Le sol vibra sous ses pieds, il pensa à une éruption, mais personne d’autre ne bougeait. Louis se rendit compte que les jambes de son corps tremblaient. Il pouvait la toucher, mais elle était si lointaine, Louis se revit avançant dans les herbes hautes la main en avant. Il s’écroula avant d’atteindre son bras.

« *Monsieur, vous m’entendez ? Si vous m’entendez, clignez des yeux ou pressez mes doigts. Monsieur.* » Il souleva ses paupières et les rabassa. On le palpait, il savait que son corps était manipulé, mais il ne le sentait pas. Il tenta de se relever, mais son torse et son cou se contractèrent dans le vide. Impossible de faire le moindre mouvement. Louis se força à ouvrir les yeux une nouvelle fois, il vit un homme qui lui parlait, mais le son de sa voix se perdait dans son crâne. Il regarda à nouveau le secouriste, celui-ci portait maintenant une veste de tweed et une canne. Des globes laiteux le dévisagent intensément. « *Monsieur, nous allons vous redescendre au poste de secours.* » Louis articula son nom et le noir revint.

Ses doigts posèrent une seconde pierre sur le *goban*, créant un nouvel œil qui bloquait le côté supérieur droit. La lenteur des gestes avec lesquels il manipulait les pièces l’aidait à ne pas prendre de mauvaises décisions. Pour ne rien regretter, le geste devait surgir d’un seul mouvement entre le corps et l’esprit. Jouant les noirs et les blancs, l’exercice le plus difficile était d’oublier les stratégies de l’autre à chaque fois



qu'il changeait de camp. Avec l'adversaire, il ne faisait qu'un ; une nouvelle pierre ferma le cercle. Sa seconde main retira trois billes blanches. Derrière son regard attentif, la même question dansait encore, pouvait-on réellement finir une partie... Sans mouvement possible du partenaire, l'affrontement se terminait en comptant les points et les avantages loin des mises à mort des jeux barbares.

Louis s'étira. Après son malaise sur le volcan, il s'était retrouvé à l'infirmerie du camp. Persuadé d'avoir retenu un familier « *Bien, bien, oui, oui* », il fut rapatrié en taxi. Il se leva et fit plusieurs pas, son corps tenait le coup. Il enfila un ensemble pâle et descendit dans le hall, déterminé à reprendre ses mauvaises habitudes pour se remettre d'aplomb. Derrière le comptoir, l'éternel loufiat officiait auprès des clients enjoués ; il tira un tabouret et commanda.

– Avec votre aimable compréhension, susurra le barman en lui apportant un verre aux trois quarts vides.

Il resta figé un instant devant le cocktail entamé. Au second passage du serveur, il l'attrapa par le bras, l'employé ne chercha pas à se dégager :

– En votre absence, une jeune femme m'a demandé de mettre ce *drink* sur votre compte et de vous le resservir avec ce message.

Il sortit une feuille de sous la caisse et la tendit à Louis. Ce dernier déplia le papier et lut pour lui. « La fin est peut-être le plus important. Sans mort, pas de vie. » Il retourna la page. Il n'y avait que deux lettres surmontées d'un pictogramme.

Écrire les premiers mots qui me viennent à l'esprit, pour entraîner et mettre ma main au diapason de ces pensées. Le barman me regarde toujours de travers alors que je trace ces premières réflexions sur le papier à entête de l'hôtel. Je ne rédigerai pas une réponse à cette femme comme je lui ai fait croire pour extorquer son crayon et ce bloc. Ou pour dire vrai, j'ai inscrit une phrase que j'ai découpée sur plusieurs petits morceaux, calés sous les pièces du *goban*. Venir sur cette île était probablement une mauvaise idée, il était temps de compter les points. À chaque pierre prisonnière que je retirais du plateau, je laissais s'échapper le mot qui se trouvait dessous. Indifférent au monde autour de moi, je bus la dernière gorgée du *Tom Collins* et fit mouvement sur les noirs. Je rajoutais un pion, puis une autre, pour finalement emporter tout un groupe qui libérait leurs papiers. À mes pieds, attirant les regards, un tas commençait à se former. Sur l'un des morceaux entrouverts, je pus lire quelques mots « Je flottais sur une planche de bois au milieu d'une... »